

1971-1991 : vingt ans de poésie aux Écrits des Forges et aux Éditions du Noroît

André Vanasse, Donald Alarie, Anne-Marie Alonzo, Claude Beausoleil, Claudine Bertrand, Joseph Bonenfant, Nicole Brossard, Hugues Corriveau, Louise Cotnoir, Jean-Paul Daoust, Denise Desautels, Jean Duval, Jocelyne Felx, Lucien Francoeur, Robert Yergeau, Gatien Lapointe, Gérald Gaudet, Guy Marchamps, André Marquis, Marie José Thériault et Hélène Monette

Numéro 63, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38449ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A., Alarie, D., Alonzo, A.-M., Beausoleil, C., Bertrand, C., Bonenfant, J., Brossard, N., Corriveau, H., Cotnoir, L., Daoust, J.-P., Desautels, D., Duval, J., Felx, J., Francoeur, L., Yergeau, R., Lapointe, G., Gaudet, G., Marchamps, G., Marquis, A., Thériault, M. J. & Monette, H. (1991). 1971-1991 : vingt ans de poésie aux Écrits des Forges et aux Éditions du Noroît. *Lettres québécoises*, (63), 5-15.

DES FORGES

HOMMAGE

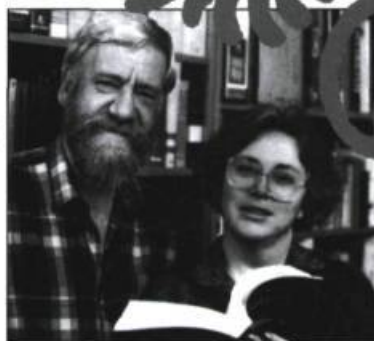
1971 - 1991 :
vingt ans de poésie
aux Écrits des Forges
et aux Éditions du Noroît



Gaston Bellemare



Célyne Fortin
et René Bonenfant



Hélène Dorion



Paul Bélanger



Bernard Pozier et Gatien Lapointe



Louise Blouin



Claude Prud'homme





Dans ce numéro, nous voudrions rendre hommage à deux maisons d'édition qui célèbrent cette année le vingtième anniversaire de leur fondation. Les Écrits des Forges et le Noroît ont en effet réussi à tenir le cap au cours d'une période particulièrement difficile de notre histoire littéraire. Est-il nécessaire de rappeler que les deux dernières décennies ont été frappées par deux récessions dont les effets sur l'édition ont été absolument dévastateurs. C'est du reste au cours des années 80, lors de la crise du pétrole, que les maisons d'édition ont dû diminuer considérablement leur tirage : les romans furent imprimés en moyenne à 1 200 exemplaires tandis que la poésie voyait rarement ses tirages dépasser les 500 exemplaires. Malgré les difficultés énormes qu'ils ont rencontrées, les Éditions du Noroît et les Écrits des Forges n'ont jamais renoncé à poursuivre l'œuvre de diffusion de la poésie qu'ils s'étaient donné pour objectif de réaliser. Non seulement l'ont-ils fait à l'intérieur de nos frontières, mais pour la première fois dans l'histoire de notre édition ils ont réussi à rayonner à l'extérieur du Québec et à produire, en coédition avec des maisons de pays francophones, des œuvres de poètes québécois et étrangers.

Ainsi, au moment où on se serait attendu à ce qu'ils jettent la serviette, voici que les promoteurs de ces deux maisons d'édition hissaient haut les voiles et allaient accoster sur de nouveaux rivages. Cela est remarquable et il faut rendre hommage à ces hommes et femmes d'avoir eu l'audace de faire ce que personne avant eux n'avait osé. Je voudrais d'abord saluer Gatien Lapointe qui nous a quittés dans la force de l'âge à une époque où il était pourtant en pleine possession de ses moyens. Mais le destin a bêtement frappé. Heureusement pour lui, ceux et celles qu'il avait formés à l'Université du Québec à Trois-Rivières poursuivirent avec le même acharnement la mission de faire de Trois-Rivières la capitale de la poésie. Son vœux est aujourd'hui réalisé: le rapport Arpin intitulé *Une politique de la culture et des arts* (voir p. 132) le reconnaît explicitement. Les Bernard Pozier, Gaston Bellemare et Louise Blouin peuvent se féliciter d'avoir attiré à Trois-Rivières et aux Écrits des Forges un nombre considérable de poètes qui y ont fait leur nid parce qu'ils y ont trouvé un sérieux administratif et une qualité éditoriale comme on en retrouve peu au Québec.

Quant au Noroît, c'est avec discrétion qu'elle s'est fait connaître. Dirigée par le tandem René Bonenfant et Célyne Fortin, cette maison a fait lentement et progressivement sa place au soleil avec le résultat qu'elle est devenue, au fil des ans, l'une des plus importantes et celle aussi dont les qualités graphiques et esthétiques ne se sont jamais démenties. D'ailleurs, l'intérêt marqué de Célyne Fortin pour les arts graphiques l'a incitée à produire sur une base constante des livres d'artistes qui mettent en conjonction nos meilleurs poètes et graveurs québécois. Ces livres d'une qualité rare circulent à travers le monde. Car la maison a, elle aussi, décidé d'explorer les marchés extérieurs et de produire non seulement des recueils en coédition, mais de chercher aussi à faire connaître nos livres d'art à l'étranger.

Au nom de toute l'équipe de *Lettres Québécoises*, Gaëtan Lévesque et moi-même voulons rendre hommage à ces pionniers de notre poésie. Nous le faisons avec d'autant plus de joie que ces deux maisons ont continué leurs activités après le départ de leurs fondateurs. Car (et je crois bien que cette information a fait le tour de la communauté littéraire) Célyne Fortin et René Bonenfant ont cédé la barre à Paul Bélanger, Hélène Dorion et Claude Prud'homme. Et devant ce changement de direction qui s'est produit sans brusquerie, presque tout naturellement, je me suis dit que les hommes et les femmes passaient, mais que la poésie restait. Cela m'a rassuré sur l'avenir de notre littérature et aussi sur l'industrie de l'édition. J'ai éprouvé tout à coup le sentiment que nous avions enfin atteint notre majorité puisque nos institutions littéraires étaient suffisamment solides pour créer de la convoitise et se transmettre à la manière d'un précieux héritage.

Pour célébrer ces vingt ans, nous avons demandé à des poètes et des critiques de dire tout le respect qu'ils portaient à ces deux maisons. La liste des signataires aurait pu être beaucoup plus importante, mais on comprendra que le nombre de pages de la revue soit compté. Que ceux qui n'ont pu dire leur estime dans *Lettres Québécoises* le fassent en s'adressant directement aux directeurs des deux maisons. Cela leur fera, je le sais, infiniment plaisir...

Le directeur,

André Vanasse

Lettre à trois personnes qui ont choisi la poésie.

Cher Gaston,

Chère Louise,

Cher Bernard,

Plusieurs considèrent l'année 1953, date de la fondation des Éditions de L'Hexagone, comme un moment important dans l'histoire de la littérature québécoise. Pour moi, 1971 est aussi un point de repère capital. Gatien Lapointe fondait, cette année-là, les Écrits des Forges. Vous vous souvenez sans doute qu'il publia alors quatre recueils de poèmes, dont *Bleu-source de terre*, et l'année suivante un peu plus.

Je ne sais plus exactement combien de volumes les Écrits des Forges ont publiés depuis ce temps, mais je sais que vous accomplissez un travail essentiel. Prenant la relève de Gatien Lapointe, vous avez fait connaître plusieurs nouveaux poètes tout en publiant les classiques de notre littérature comme Alphonse Piché et Rina Lasnier. Sans oublier Louis Fréchette! Vous avez également permis à plusieurs (entre autres: Claude Beausoleil, Cécile Cloutier et Gilbert Langevin) de poursuivre une œuvre déjà en marche. Je pense aussi à des auteurs étrangers comme François de Cornière ou Gérard Le Gouic dont les textes nous ont été rendus accessibles grâce à vous.

Je me rends bien compte que donner ici quelques noms relève de l'injustice tant sont nombreux et nombreuses ceux et celles que vous avez accueillis au cours des années et dont il faudrait parler. Que mon nom soit venu s'ajouter, depuis 1987, à cette liste imposante est pour moi une source de grande fierté.

Ce qui a caractérisé votre travail durant tout ce temps, c'est avant tout votre générosité et votre professionnalisme. Au nom de tous ceux et de toutes celles pour qui la poésie est une nourriture essentielle, je vous en suis profondément reconnaissant.

Je profite de l'occasion pour remercier Célyne Fortin et René Bonenfant grâce auxquels les Éditions du Noroît célèbrent également cette année leur vingtième anniversaire. Je suis persuadé que ceux qui les ont récemment remplacés permettront au Noroît de continuer à «souffler où il veut».

Donald Alarie

Vingt ans de poésie

Une histoire de vent. Une histoire longue et brève, trop brève. Un «vent qui souffle où il veut», quand il veut. Pour qu'écrire prenne place, se cherche, se trouve... soit.

*Que l'écrire soit.
À tout prix.
N'importe quel prix.*

Prix fou et prix d'enfer. Éditer n'est pas donné. Mais deux êtres insistent, persistent, travaillent, deux êtres sont appelés *Le Noroît*.

Font fi des traditions et convenances, font fi de tout ce qui n'est pas poésie. Dirait Verlaine «avant toute chose».

De moi, chez Célyne et René, un livre seul, *Bleus de mine*, livre par eux nourri, choyé, élevé, grandi.

Pour ces vingt ans, un mot unique, mot princier, mot choisi du cœur, seul mot pensé : merci.

Anne-Marie Alonzo

Double hommage ou d'la poésie pour tout l'monde!

La poésie est un genre réputé difficile et surtout à vendre. Depuis 20 ans, nos amis des Forges et du Noroît tentent l'aventure d'aller au bout de leurs intuitions en publiant chaque année des ouvrages de poésie d'une grande qualité. La poésie est au Québec le genre le plus développé, aussi le plus accompli, celui ouvrant sur les perspectives à la fois les plus neuves et les plus historiques. La poésie québécoise a une tradition d'un siècle et demi et plonge ses racines dans la poésie européenne et l'oralité. Bref, c'est le seul domaine où je crois pouvoir dire que notre littérature a une certaine expertise comparable en cela aux littératures du monde qui sont nées et se sont développées avant ou en même temps que la nôtre. Je sais que cette remarque peut attrister l'égo tout nouvellement vindicatif de nos romanciers, mais il faut bien voir les faits. Je ne parlerai pas ici de l'égo de nos nouvellistes tout récemment né d'une série de concours de Radio-Canada. L'égo des essayistes est moins suspicieux qui normalement se limite à la publication d'une thèse sous jaquette quatre couleurs. Quant aux textuels, ils se sont ralliés et lisez leurs derniers livres, ils sont «plus poétiques que le pape» (qui d'ailleurs avant d'être Pape a lui-même publié des poèmes en polonais dont je n'ai vu que la version italienne éditée en Suisse...). Notre poésie et seulement notre poésie se compare avantageusement avec celles écrites et publiées sous d'autres cieux que les nôtres (c'est-à-dire ceux du Québec et

d'Ottawa). La variété et la force des propositions élaborées dans notre poésie sans cesse en transformation et en discussion avec ses affirmations peuvent nous permettre de supposer un rayonnement très large. Des anthologies nombreuses, des coéditions, des traductions, la publication chez des éditeurs québécois d'auteurs d'autres horizons culturels, tout semble signe d'effervescence.

Il faut profiter de cet anniversaire des Forges et du Noroît pour dire aussi l'inlassable travail des éditeurs de poésie qui ont fait depuis des décennies usage d'imagination et d'amour pour donner à la poésie la place qu'elle a dans notre culture et notre vie quotidienne. Bien sûr, de cette place il faut se plaindre. Dire que les médias ne font pas leur travail, la place accordée à la poésie dans les périodiques va sans cesse en rétrécissant..., que les libraires préfèrent le chant des caisses au chant poétique, que le prix galopant des livres n'aide personne... Mais par dessus tout ça, ce qui me frappe toujours au Québec, c'est cet indéfectible goût pour la parole poétique. Lors de nombreuses lectures publiques, colloques, numéros de revues, Salons du livre, Festivals, fêtes d'amis, rencontres littéraires de tout genre, participations à des événements à l'étrangers, fondations de nouveaux lieux, renouvellements des générations... la poésie est là à se tenir debout, voix



du corps, voix du temps, toujours et à chaque fois au cœur des problématiques de l'époque. Et cela est une spécificité culturelle. Cela dit quelque chose de nous. Qu'on en parle ou pas, la poésie parle. Soyons fiers : lisons, écrivons, publions, critiquons, analysons, questionnons et bonne fête à nos amis des Forges et du Noroît. Les idées pessimistes sur l'avenir de la poésie sont issues d'un mépris mal informé. La poésie au Québec se porte bien et c'est grâce aux auteurs, aux éditeurs et aux lecteurs, à l'enseignement (collégial surtout), à une tradition de lectures publiques et cette conjoncture sans être idyllique est stimulante et doit nous permettre de poursuivre.

Je ne veux quand même pas sombrer dans l'euphorie et dire qu'au Québec tout ce qui touche poésie et société est mené avec lucidité et intelligence. J'ai lu comme vous qu'un journal célébrait le centenaire de la mort de Rimbaud en publiant les souvenirs de jeunesse de Lise Bissonnette. Aussi, j'ai lu de sombres histoires au sujet d'un pilon, pas Jean-Guy, l'autre. Le cinquantième anniversaire de la mort

Vingt ans de poésie

de Nelligan nous réserve peut-être, qui sait, la publication de quelques pages rêveuses d'un certain Péladeau... Mais j'aime imaginer de la poésie partout, sur les murs, dans les journaux (pourquoi pas puisque les Québécois apprécient la poésie!), de plus en plus dans les écoles et dans les cœurs...

Heureusement que la poésie est vivace et toujours renaît ici, ailleurs, mot à mot! Bonne fête à nos amis du Noroît et des Forges! Bonne fête à leur persévérance à toujours croire au «premier mot»!

Claude Beausoleil

Quand on aime, on a toujours 20 ans!

Ces paroles de chanson me reviennent à chaque gonflement de la vague dans ce coin retiré de la Californie quand je pense aux 20 ans du Noroît: une œuvre de pionnier, une histoire d'amour!

Célyne Fortin et René Bonenfant sont, avant toute chose, deux amoureux de la langue et de la culture québécoise. Pendant 20 ans, passionnés par leur métier, ils ont tenu le gouvernail, bon an, mal an, contre vents et marées! Leurs noms resteront étroitement associés au Noroît avec sa couleur particulière: la correspondance magique entre les mots et l'image. L'histoire saura confirmer combien importante fut leur participation à l'évolution de la poésie au Québec. Nul ne peut sous-estimer non plus le travail colossal d'un éditeur ni le poids de l'investissement créatif et affectif souvent au détriment de sa propre écriture.

Je me souviens encore de l'accueil chaleureux que l'on me réserva. Quelle belle rencontre! J'ai trouvé au Noroît une disponibilité exemplaire et un soutien indéfectible. L'échange est entier en ce qui concerne toutes les étapes de fabrication du livre: choix de la maquette, du format, des couleurs, du caractère et des illustrations. Bref, du travail «personnalisé» comme il ne s'en fait plus. Le Noroît, c'est l'expression d'un acte de vie, sinon de dépassement.

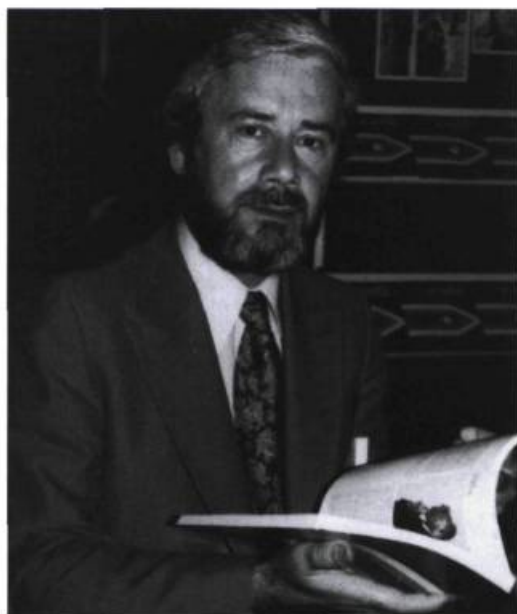
Aventuriers, Célyne et René, vous avez pris le parti de la poésie, vous avez risqué le tout pour le tout, vous étiez un espoir pour les créateurs dans un Québec en devenir.

Claudine Bertrand

Pour saluer l'ami des poètes

Cher Gaston Bellemare,

Je ne connais pas d'homme plus pratique que toi, plus audacieux et tenace dans ses entreprises, ni plus couronné de compliments pour ses réussites à répétition: la direction générale des Forges, la création du Grand-Prix, l'organisation du Festival national de la poésie, la diffusion des livres, l'admi-



Joseph Bonenfant - photo : Athé

nistration d'*Estuaire*, la collecte de fonds, et je dois oublier quelque chose.

Pourtant, tu es poète, le monde l'aurait-il oublié? Ne proteste pas, j'en ai la preuve par cette amitié pour tes confrères qui se traduit chez toi de mille manières. Tu les publies, tu leur donnes la parole, tu vendes leurs livres, tu les réunis, tu placardes leurs textes sur les murs de la ville, ô subversion radicale et bénéfique! et même tu les paies pour leurs prestations, promptement, généreusement, également, pour ne pas ternir la joie qu'ils répandent sur le monde et pour ajouter à leur reconnaissance, par tous les moyens possibles, dont la publicité, non seulement sur les murs, mais dans les livres, les médias, les revues et les journaux. Ils te doivent une visibilité encore jamais connue.

Tu es poète aussi, je suis content de le rappeler, avec ce recueil que tu as publié en 1971 sous la férule inspiratrice de Gatien Lapointe, ton maître à vivre et à écrire, et sous la direction complice de Clément Marchand, aux Éditions du Bien Public de Trois-Rivières, comme quoi les poètes sont avant tout des êtres qui relaient et relancent la parole.

C'était *Bleu-Source de terre*, le premier recueil de la collection des Rouges-gorges, un grelot bien attaché que des dizaines d'autres voix viendront multiplier et moduler. Deux courtes phrases poétiques, inaugurales comme l'amorce d'un geste, ou l'éclatement d'un bourgeon, brillent d'un feu vif en ce 20^e anniversaire des Écrits des Forges, lequel permettrait à un historien de la poésie québécoise de dresser un palmarès étonnant. C'est très simple:

*Nous larguons nos hirondelles
aux racines du printemps*

Et une autre, qui affirmait une volonté, la tienne, que le temps n'a pas affaiblie; celle, également, du fondateur des Éditions des Forges, Gatien Lapointe, trop tôt disparu, que tu prolonges en l'amplifiant:

Nous nous levons de nous-mêmes

Nous brandissons nos volontés

Au flanc de nos rêves dénudés

Placées dans le contexte du 20^e anniversaire des Forges, autant que du Noroît, dont je salue au passage l'audace, le flair, la détermination, l'efflorescence, et ce, grâce à Célyne Fortin et à René Bonenfant, ces paroles apparaissent comme un manifeste et une charte, marquent une fondation nouvelle dans le temps et l'espace littéraire québécois. L'*Ode au Saint-Laurent* s'est diversifiée et sur la Rive-Sud, là où «le vent souffle où il veut», obstinément et dans toutes les directions, et sur la Rive-Nord, au pays des Forges

du Saint-Maurice, pays du feu créateur, de la parole créatrice, l'un et l'autre moyens grandioses de transformation entre des mains forgeronnes, artisanes, œuvrant pour le plus grand nombre. Parole trempée dans les éléments primordiaux.

Depuis vingt ans, tu as accordé, toi et ton équipe — je pense, entre autres, au travail éditorial énorme et minutieux de Louise Blouin et de Bernard Pozier — tu as accordé à de jeunes poètes la même chance que Gatien t'avait donnée en inscrivant — quelle prescience! — ton nom à la tête de la collection qui est à l'origine de toutes les autres. Puisque tu crois aux poètes, j'en déduis que tu crois toujours en toi comme poète. Tu écris peu, tu n'as certes pas le temps, mais tu fais davantage: tu permets aux poètes d'écrire, de se faire lire, de se faire voir, de se faire entendre, d'être couronnés.

Le vent de la poésie, tu le sais d'expérience, «souffle où il veut». Une chose est certaine: il a soufflé jusqu'à Trois-Rivières, qui est maintenant devenue, grâce à ton travail et à de fructueuses complicités, capitale québécoise de la poésie, carrefour international des poètes, forum permanent où toutes les voix dignes d'être écoutées trouvent un accueil exceptionnel. Le tout petit espace de 1971, sans doute un atelier de Gatien vibrant des plus profondes émotions, a graduellement, à force d'audace, de patience et de confiance, pris l'ampleur qui en fait aujourd'hui un lieu éclaté, ouvert à tous les vents poétiques du monde.

Pour cette ouverture, pour cette fidélité, Gaston, je te remercie.

Joseph Bonenfant



Vingt ans de poésie

Non seulement faut-il saluer avec enthousiasme le 20^{ème} anniversaire du Noroît et des Écrits des Forges, mais il faut aussi célébrer avec gratitude un anniversaire qui nous rappelle le tournant décisif qu'aura pris notre poésie depuis 1970. Il est en général de mise de parler des poètes qui ont contribué à modifier l'évolution d'une histoire littéraire, mais il ne fait aucun doute dans mon esprit que la venue à l'écriture de jeunes poètes, la continuité dont ils et elles témoignent ainsi que le dynamisme de la poésie actuelle sont étroitement liés à l'initiative, à la passion et à la ténacité de quelques éditeurs. On a toujours tendance à oublier le rôle que jouent les éditeurs dans une histoire littéraire. Je sais que, préparant l'*Anthologie de la poésie des femmes au Québec*, ce rôle m'est apparu avec évidence. Qu'il s'agisse d'étonnantes apparitions comme celle des *Cahiers de la file indienne* ou des Éditions Quartz, ou d'un travail qui perdure, la preuve que la poésie d'une époque est vivante est souvent entre les mains de ces lecteurs passionnés, souvent eux-mêmes poètes, que sont les éditeurs de poésie. Aussi, plus que dans tout autre domaine de l'édition, il me semble que le rapport qui lie les poètes à leur éditeur en est un de connivence et d'affinités, un rapport de paroles données, de paroles échangées dans l'orbite du poème. Je ne peux m'empêcher de penser que les maisons d'édition qui se consacrent entièrement à la poésie sont les seules qui méritent le nom de maisons-mères. On peut aussi, bien sûr, les appeler joyeux laboratoires de projets.

Au Noroît, il faut célébrer avec gratitude le travail et la lecture attentive de René Bonenfant et de Célyne Fortin qui nous ont donné à lire, entre autres, des œuvres de Jacques Brault, Michel Beaulieu, Marie Uguay, Denise Desautels, Geneviève Amyot, Claude Beausoleil, Francine Déry, Hélène Dorion, Jocelyne Felx. Il faut aussi leur être reconnaissant d'avoir su, en associant poètes et artistes, produire des œuvres originales et de beaux livres d'art. Aux Écrits des Forges, il faut dire notre appréciation à Bernard Pozier et à Louise Blouin qui, sans répit, préparent depuis quinze ans la production annuelle des Écrits, une production qui au cours des ans aura permis de réunir les noms de Louis Fréchette, Nelligan, Gatien Lapointe, Rina Lasnier, Gilbert Langevin, Yves Boisvert, Jean-Paul Daoust, Élise Turcotte, et plus près de nous ceux d'Hélène Monette et de Jean Duval. Il faut aussi saluer Gaston Bellemare, cet administrateur en or, pour ses initiatives comme le Festival international de poésie de Trois-Rivières, la création du Grand Prix de poésie de la Fondation les Forges, pour la présence annuelle des Écrits des Forges au Marché de la poésie à Paris.

En vingt ans, le Noroît et les Écrits des Forges auront assumé la majeure partie de la production poétique québécoise, auront publié une grande part des recueils écrits par des femmes. Par le biais de coéditions de plus en plus nombreuses, ces deux maisons d'édition auront aussi contribué à faire circuler la poésie québécoise en France. De plus, les Écrits des Forges en publiant des poètes comme Claude Pelieu, Georges-Emmanuel Clancier, Eugène Guillevic, etc., ainsi qu'en éditant l'*Anthologie de la poésie mexicaine* de Claude Beausoleil et *Choisir la poésie en France* de Bernard Pozier, facilitent notre accès à d'autres univers poétiques.

S'il fallait résumer en quelques mots l'apport du Noroît et des Écrits des Forges, je dirais que ces deux maisons d'édition ont assuré le croisement fertile des différentes tendances poétiques apparues à la fin des années 70, de même qu'elles ont préparé un terrain propice au rayonnement à l'étranger de la poésie québécoise.

Merci à René Bonenfant, Célyne Fortin, Bernard Pozier, Louise Blouin et Gaston Bellemare d'avoir dit oui à notre poésie.

Nicole Brossard

En premier lieu

Trouver une place permanente à la poésie.

Que Gatien Lapointe ait eu l'idée, il y a vingt ans, de fonder une maison d'édition à Trois-Rivières vouée essentiellement à la poésie, que Célyne Fortin et René Bonenfant aient eu l'idée, quant à eux, de fonder au même moment à Saint-Lambert une autre maison d'édition consacrée à la poésie ainsi qu'à son rapport aux arts visuels en général, voilà bien une coïncidence inusitée, un de ces événements essentiels dont toute une littérature a su bénéficier et dont on ne saurait ignorer l'impact. D'autant plus que la vivacité des deux maisons constitue encore aujourd'hui un sujet d'étonnement et d'admiration. Comment ne pas être stupéfait par la quantité assez extraordinaire de publication dont chacune d'elles a su être le maître d'œuvre (pensons seulement que déjà en 1984, le Noroît publiait son centième titre!)? Mais plus encore... à combien d'écrivains et d'écrivaines ces maisons d'édition n'ont-elles pas su donner un lieu, combien d'entre eux et d'entre elles n'ont-elles pas su encourager, de combien n'ont-elles pas accompagné l'œuvre en les publiant de façon toujours professionnelle? Mais cela serait encore peu, si de plus, chacune d'elles n'avait su révéler des auteur-e-s majeur-e-s! Car tel est bien le cas, et pour chacune. Quoi de mieux en effet que cette révélation d'œuvres nouvelles, quoi de plus éloquent que cette permanence des œuvres, que leur durée réelle, que leur incidence dans une littérature? Vouloir être éditeur, c'est aussi désirer

que le lieu qu'on dirige trouve à s'imposer comme exemplaire, comme primordial. Or, chacun à leur façon, les Éditions du Noroît et les Écrits des Forges ont su tenir ce pari de publier des textes intéressants, parfois importants, très souvent majeurs. Comment ne pas retenir le nom d'Alexis Lefrançois qui le premier publiera au Noroît? Comment ne pas voir combien se sont distingués Bernard Pozier et Yves Boisvert qui, dès les débuts des Forges, y ont trouvé un lieu d'expression? Les écrivains et les écrivaines les plus productifs et les plus productives comme les plus immédiatement présents et présentes à l'avancée du texte poétique y trouvent parfois, sinon toujours, «leur» maison: pensons à Denise Desautels, à Claude Beausoleil, à Jean-Paul Daoust, à Benoît Lacroix comme à Jocelyne Felx et à nombre d'autres. Si les Éditions du Noroît nous ont habitués à une présentation matérielle et graphique exemplaire, les Écrits des Forges, quant à eux, se sont contentés d'une austérité toujours un peu froide, privilégiant, pourrait-on croire, la sévérité plutôt que la fête des yeux; si le Noroît a voulu prolonger son activité éditoriale en étendant son champ de compétence aux livres d'art, les Forges ont voulu rendre leur présence sensible en publiant le Grand Prix de la Fondation les Forges les années où ce prix a été remporté sur manuscrit, en publiant aussi des essais sur la poésie, des revues annuelles. Comment faire un bilan de leur production respective sans souligner que le Noroît a peut-être jugé plus à propos de rassembler ce qu'on appelle une «écurie» d'auteur-e-s fidèles tout en essayant de susciter de nouveaux textes, alors que les Écrits des Forges ont multiplié les collections, ont cherché tous azimuts à enrichir un corpus constamment en expansion avec une volonté indiscutable de faire plus populaire, de rejoindre la masse indiscernable de tous les lecteurs et lectrices de poésie. Mais ces deux maisons ont aussi fait des coéditions avec la France, ont aussi invité des poètes étrangers et étrangères dans leurs pages, ont aussi trouvé à enrichir de toutes les façons leur investissement dans le poétique. Mais c'est également chez elles que nous pouvons être assurés de trouver une continuité et une grande fidélité, une façon d'aborder le désir du texte d'une manière où jamais ne se démentit la passion. Celle entre autres de tous les langages; car il nous suffit de lire un peu leur production des vingt dernières années pour nous rendre compte qu'aucun sectarisme n'a présidé au choix éditorial de chacune. Toutes les paroles y sont conviées, des plus lyriques et traditionnelles (pensons à l'extraordinaire Rina Lasnier ou à un non moins fondamental Jacques Brault) comme la recherche la plus pointue (pensons à Jean-Yves Collette ou à Louis Jacob). Cette façon de concevoir une politique

Vingt ans de poésie

éditoriale a pu souvent laissé croire à un dispersément, sinon à une forme d'incohérence, mais malgré cela, l'«ouverture potentiel de poésie» que constituent ces maisons a fait gagner au change et les lecteurs et parfois les auteur-e-s eux-mêmes qui ont dépassé leur propre limite pour atteindre, à travers leurs diverses publications, à une voix plus authentique. Aujourd'hui, alors que Louise Blouin et Bernard Pozier (toujours accompagnés de l'infatigable Gaston Bellemare, l'autre «Gaston» de la poésie) voient aux destinées des Écrits des Forges et qu'Hélène Dorion et Paul Bélanger viennent tout juste d'assumer celles du Noroît, il est à parier que la suite du texte poétique ne pourra pas, comme par le passé, se jouer sans ces maisons de premières lignes, sans ces lieux privilégiés d'une liberté et d'un dynamisme conséquents.

Hugues Corriveau

Quoi de si loin tremble jusqu'ici ?¹

Je me cachais encore derrière les «collectifs d'écriture», j'osais à peine quelques courts textes dans les revues. Et puis, il y eut Gatién Lapointe, un matin de printemps, à Québec, au moment où j'allais rejoindre Xavière Gauthier à la onzième Rencontre québécoise internationale des Écrivains en 1983. J'entends toujours la chaleur de sa voix, je revois la clarté de ses yeux, ses gestes lents presque méditatifs, comme on

dirait «poésie» ou «passion». Gatién Lapointe avec qui j'ai déjeuné par hasard a souhaité que je regroupe aux Écrits des Forges, sous une même couverture, certains de mes poèmes publiés en revues. C'est ainsi qu'est né mon premier recueil *Plusieurs*. L'enthousiasme de Gatién Lapointe, sa curiosité pour mes textes, son désir d'entendre la voix créatrice des femmes (comme le souhaitait Rimbaud qu'il admirait), tout cet «accompagnement» du fondateur des Écrits des Forges m'a conduite à y insérer nombre de nouveaux textes. Surtout, je garde bien présente sa foi aveugle en la poésie. Il n'aura jamais vu le recueil qu'il avait suscité... Mais quand je lis un de ses poèmes, je ne peux m'empêcher de me demander si ce n'était pas là une façon de faire signe à tous ceux et toutes celles qu'il n'aura pas pu lire, lorsqu'il écrivait:

*j'inscris ici mes mains d'yeux et de nœuds
j'abrite dans ta chair l'errante éternité²*

Je suis donc infiniment heureuse d'avoir été associée à cette maison, de pouvoir souligner cet événement essentiel que représentent en soi ses vingt ans d'existence, d'autant plus qu'il s'agit d'une maison qui a pour vocation première de publier de la poésie. Cela prend, on le comprendra avec ce qui précède, un sens très singulier en ce qui me concerne. Le dynamisme de ses responsables (Louise Blouin et Bernard Pozier) a fait naître, en plus des collections «Les Rouges-gorges», «Les Rivières» et «Radar», «Estacades», «EFSV» et «Braises», une collaboration efficace avec l'étranger. Mais, c'est toujours le désir de l'écriture poétique qui les anime et l'exigence d'un travail éditorial assumé. Ils ont su poursuivre et créer des relations amicales avec leurs auteur-e-s, une connivence qui s'ajoute au plaisir inhérent de la publication. Cet accueil des nouveaux et nouvelles auteur-e-s, cette complicité et cette fidélité à la poésie est très certainement réjouissante. En vingt ans, les Écrits des Forges nous ont «donné à voir» une telle diversité de voix qu'ils nous ont invité(e)s à découvrir l'effervescence d'une certaine poésie. En ce vingtième anniversaire, cette maison possède toute l'énergie et la passion que l'écriture demande et que l'édition exige pour poursuivre avec ce même esprit d'ouverture, ce désir de la poésie :

tous les mots soudain palpitent nouveaux³.

De la même façon, à l'instant où Célyne Fortin et René Bonenfant quittent les Éditions du Noroît, je me sens privilégiée d'y avoir déjà publié. Là aussi, ma relation y fut toute empreinte de la sympathie et de la compétence de son animatrice et de son animateur. D'autant plus que j'ai eu le plaisir de travailler de connivence avec Célyne Fortin qui a illustré *Audace des mains*. C'est avec émotion que je célèbre ici les vingt ans d'existence de cette maison à plus d'un titre remarquable. Nous sommes tous et toutes assuré-e-s qu'Hélène Dorion et Paul Bélanger qui assurent maintenant sa continuité sauront compter sur la fidélité de tous ceux et de toutes celles qui ont déjà publié au Noroît comme sur la relève qu'ils y accueilleront.

Louise Cotnoir

1. *Arbre-Radar*, Éditions de L'Hexagone, Montréal, 1980, p. 127.

2. *Ibid.*, p. 71.

3. *Ibid.*, p. 57.

Vingt ans d'édition de poésie, ou des dizaines et des dizaines de recueils plus tard, ou comment espérer concrètement changer le monde, ou éditer de la poésie, c'est vouloir le règne suprême de l'intelligence.

Les poètes écrivent ce que le monde vivra demain. Et le livre, mis à part le bouche à oreille, ce qui peut être charmant, et du bouche à bouche, encore mieux, reste présentement le véhicule le plus efficace pour donner les informations intimes de la poésie. Et le texte publié court le risque de survivre longtemps au poète. Mais longue vie à ce dernier, comme longue vie à l'autre. Comme *La Romance du vin*. Le texte alors est là. Il a sa propre trajectoire. Il entre, par sa publication, dans l'univers fabuleux du livre. Or, ce sont les éditeurs qui donnent, le plus souvent, au poème son passeport pour l'éternité. L'éternité comprend le ciel, l'enfer, le purgatoire et les limbes. Version catholique mais assez exacte de la vie mystérieuse du livre. Plusieurs éditeurs existent sur cette planète. Éditer des livres de recettes. Des biographies (recettes de vies). Et j'arrête ça tout de suite. Mais éditer de la poésie. Ce n'est pas évident. Encore moins pour le gérant de banque. Quoique, grâce à nos éditeurs, c'est peut-être en train de changer... mais vont-ils nous le dire vraiment? C'est que le poète, comme l'éditeur, est un être délicieusement paranoïaque... Je fais une pause... Alors restons d'un réalisme mythique: publier de la poésie relève de la passion. Ça, ça reste vrai. Or, toute passion est toujours folle et géniale. C'est la décision de l'instinct après toutes les indécisions d'ailleurs. Les éditeurs de poésie savent que les poètes changent le monde. Ils y croient. Ils s'organisent pour que les recueils sortent. C'est un investissement à long terme. Culturel d'abord. L'argent, évidemment ça en prend! Ils savent ça aussi. Mais comme la poésie est le sang de l'écriture. Elle vivra aussi longtemps qu'il y aura un cœur intelligent. Les éditeurs de poésie ne vous le diront peut-être pas, mais ils devinent cela. (Le il ou le elle n'est-ce pas). En fait, c'est ce qu'ils souhaitent: installer de leur vivant l'éternité du poème. Et nous sommes choyés, ici, au Québec, car nous fêtons aujourd'hui un double anniversaire: depuis vingt ans les Écrits des Forges et le Noroît éditent de la poésie.

L'éditeur en lançant des livres de poésie donne au chant de l'âme la tribune pour ses mots ses espoirs ses rêves, intimes féroces ultimes. Et dommage qu'aucune de ces maisons ne soit encore millionnaire. Ah, je suis étonné! Pourtant, il devrait y avoir abondance de cigares de la Havane et de Dom Pérignon pour tout ce beau monde! Mais j'y pense: deux miracles ici-bas n'ont jamais été reconnus: éditer de la poésie, et faire du champagne! Et

Vingt ans de poésie

pourtant, plus d'un recueil est passé sur le bûcher de la critique... Dom Pérignon priez pour les éditeurs de poésie ! On vous promet que vous serez de tous leurs lancements !

Les marchands de poésie. Car il y a un Marché de Poésie. Il faut que le poème se rende jusqu'au cerveau des autres. Et c'est par le livre qu'on a le plus de chances d'y arriver. Puisque l'édition est l'autoroute, l'aéroport, la Nasa. Des fois Challenger. Montrez-moi une vie sans cicatrice et je vous montrerai un écran vide. Mais ils nous éditent. J'ai à peine le temps, ici, de préciser ce que ça veut vraiment dire.

Ils sont bizarres les éditeurs de poésie. Je les soupçonne d'être poètes. En fait, je sais bien qu'ils le sont ! Une chose est sûre : ils nous permettent de continuer, de croire au réel, de le façonner, de le recréer. Et nos mots sur les pages circulent à l'air libre. Extraordinaire.

De la calligraphie des lettres de l'alphabet, à leurs sens les plus cachés, que dévoile d'une façon superbe la poésie, ils courent un risque énorme : ils nous affichent. Depuis vingt ans. Les périls. Content de pouvoir, officiellement, leur dire que je suis content de leur travail. Grâce à eux, le réel poétique d'ici existe, vit, voyage, et se porte très bien. Merci.

Mais je les regarde. Là. Ils n'ont pas l'air si pire que ça. De cigares en jets. Ça se promène partout. Avec nos livres ! Pis nous autres ?... Jean-Paul calme tes nerfs. Va te faire un autre rhum et coke. T'es pas à un jet près toi-même. O.K. Mais j'aurais pas leur patience. Les poètes sont une mafia tellement insoupçonnable. Jean-Paul, si tu nommes un nom... tu perds le tien !...

Les poètes vous font croire aux anges. Aux peines d'amour. Aux anecdotes primordiales. Aux univers entrevus. Aux changements souhaités. Aux *last-calls* de la planète. Et les éditeurs planifient aux poètes ces voies qui devraient les conduire aux confins de l'univers. Je suis tellement d'accord avec eux que je ne prends pas de chance. C'est pour ça que je publie chez les deux !

Alors pour enregistrer cette fête, il faudrait un poème épique, publié en caractères vingt-deux carats, en or rose, évidemment. J'ai le rose. Qu'ils me fournissent l'or ! Et à la prochaine éclipse complète du soleil, ce poème pourrait prendre sa relève. Ah ! j'imagine déjà la fête, où je descends, langoureusement, en chantant le long de la queue d'une comète...

« On n'a pas tous les jours vingt ans, ça n'arrive qu'une fois seulement... »

Bon anniversaire les Écrits des Forges et le Noroît.

Jean-Paul Daoust



Denise Desautels
photo: Athé

La belle extravagance

À Célyne et René,

Le Noroît avait quatre ans quand mon premier livre — le premier de la maison écrit par une femme — y est paru. Avec le temps, avec les nouveaux livres et les nouveaux auteurs, je suis devenue l'aînée de la *famille*, l'aînée des filles, bien entendu. Celle qui sait, ou plutôt devine, qu'elle peut parfois bénéficier d'un statut privilégié parce qu'elle est là depuis longtemps, disons depuis l'enfance. Mais surtout celle qui, depuis ce temps, a compris que le Noroît lui avait donné sa première, puis sa deuxième, puis sa troisième chance — dont elle avait grand besoin à ce moment-là — et que, dans les faits, la maison avait accepté de vivre en marge — ce qui la séduisait —, du côté de la passion mais également du côté du silence et du recueillement, de souffler précisément de ce côté-là, du côté d'une certaine utopie, avec l'intuition que la vie, le monde et la pensée s'y manifesteraient autrement et peut-être avec plus d'urgence qu'ailleurs. Celle qui comprend enfin qu'il lui fallait du temps pour entrer dans l'écriture — pour se risquer vraiment jusque-là —, et qu'il fallait des gens pour lui permettre, généreusement, de vivre l'expérience jusqu'au bout, pour lui faire chaque fois pleinement confiance, pour se risquer chaque fois avec elle, pour avancer avec elle, souvent à tâtons, dans un lieu où les sables sont toujours mouvants, dans un lieu où le risque et le doute sont les seules certitudes.

Écrire et publier de la poésie, en 1991 comme en 1971, sont des gestes qui ne vont pas de soi bien qu'ils soient essentiels. S'ils ont parfois l'air, dit-on, de gestes à la fois hermétiques et élitistes, c'est qu'on préfère sans doute les percevoir de la sorte pour en limiter l'envergure. On arrive alors à passer outre au malentendu, on abandonne le monde à lui-même et on laisse bêtement toutes les petites et les grandes guerres avoir lieu.

Cependant, vingt ans plus tard, les Forges et le Noroît, les éditeurs comme les poètes, résistent encore, et leur résistance — qui me surprend toujours — me stimule et m'émeut comme écrivaine et comme lectrice. Cette résistance est vraiment une belle extravagance.

Denise Desautels

L'esprit du texte

je suis le rouge-gorge de la forge.

Gaston Miron

Au cours des vingt dernières années les Écrits des Forges ont maintenu une politique éditoriale rigoureuse que l'on pourrait nommer tradition de la parole. En fait, l'idée première du fondateur, Gatien Lapointe, était de publier de jeunes auteurs ayant une pratique d'écriture préservant une certaine lisibilité en cette période où marxisme, formalisme et contre-culture étaient à la mode.

Mais, le 15 septembre 1983, Gatien Lapointe décède subitement.

Gaston Bellemare — auteur du premier recueil publié par l'éditeur — prend alors la relève. Liés à la maison depuis sa fondation, Bernard Pozier et Louise Blouin deviennent directeur littéraire et directrice de la production. Le temps passe, les Écrits restent.

Tandis que certains éditeurs décident de pilonner ou de publier moins de recueils de poésie, les Écrits des Forges donnent, à de jeunes auteurs, la chance d'être publiés. C'est alors que j'ai pu lancer ma première plaquette dans la collection «Les Rouges-gorges», et je ne peux que les remercier pour leur disponibilité et leur sens critique. Lancer un premier ouvrage est évidemment important pour un auteur, il ne ment jamais sur le travail qu'il sera appelé à poursuivre au cours de sa vie.

Ce qui m'a le plus impressionné au cours de mon expérience avec les Écrits des Forges, c'est le respect de la mémoire et de la pensée de Gatien Lapointe ainsi que la générosité avec laquelle ils font leur travail. Il faut comprendre que ces gens ne vivent pas de l'édition, et qu'ils doivent lire les manuscrits, corriger les épreuves, recevoir les auteurs, et même répondre au téléphone la nuit lorsqu'un auteur anxieux, croyant être unique au monde, demande des précisions sur le cheminement de son manuscrit. Mais, ce que j'ai aimé surtout dans le rapport que j'ai eu avec mon éditeur, c'est l'attention réelle portée aux textes poétiques.

Je suis heureux de pouvoir leur témoigner, ici, ma gratitude. Longue vie aux Écrits des Forges !

Jean Duval

Vingt ans de poésie

Éditeurs des Écrits des Forges, Éditeurs du Noroît,

À l'heure où il se prépare dans les «têtes plus actives» de nos jeunes tenté(e)s par les lettres des nouveautés extraordinaires, ce vingtième anniversaire redit le temps de l'ingénuité, et le monde au sein duquel les Écrits des Forges et les Éditions du Noroît se sont formés à la vie.

Le petit peuple d'écrivains qui dresse et agite devant chaque époque une quantité de miroirs divergents, a sensiblement changé depuis vingt ans et change encore. Une foule de publications éphémères, de livres singuliers, d'opuscules où l'œil, l'oreille, l'esprit trouvent des surprises extrêmes, ont paru et disparu. Mais le mode de formation du capital littéraire, l'habileté chez des éditeurs à créer des perspectives dans l'énorme forêt des lettres relèvent encore de l'art. À cet égard, reconnaissons que le mystère du choix n'est pas un moindre mystère que celui de l'invention, en admettant qu'il en soit distinct.

Pour un certain nombre de poètes, au fil de ces vingt ans, le monde de l'édition prend forme et assurance en se divisant en côtés: versant des Forges et versant du Noroît (de la même façon que, dans le roman de Proust, l'univers du jeune Marcel trouve sa cohérence en la croyance que le côté de Guermantes et le côté de chez Swann sont irrémédiablement séparés). Ces poètes ont vécu de cette amicale contiguïté qui unit ces deux maisons d'édition à la fois distinctes et solidaires de la poésie québécoise.

Si les premiers plans d'un paysage sont pour la prosaïque réalité, la poésie est un art des lointains (prenant dans la pensée une teinte céleste). Or, de leur nord géographique, les Écrits des Forges qui depuis quelques années diffusent aux quatre vents les formes multiples de nouveaux merveilleux, ont

fait communiquer ces deux mondes jadis socialement et sentimentalement imperméables, la province et la métropole. C'est un exploit sans exemple dans notre littérature. Au milieu de tant de soins, ils ont porté loin le «voleur de feu», les «bruits neufs-rimbaldiens et le livre sur l'enclume. Liés enfin par leur nom à la première industrie sidérurgique au Canada fondée en 1730 sur le boulevard des Forges à Trois-Rivières, les Écrits des Forges parlent généreusement à partir du paysage mauricien et de ses nombreux poètes.

Passage géographique et onomastique inverse pour le Noroît! Rêvant aussi de confins du monde, c'est d'abord dans son appellation qu'il se donne une fenêtre sur le nord. En vingt ans, cette maison d'édition jettera dans l'air littéraire la diversité de voix surprenantes, et c'est en quoi elle est moderne, vivant familièrement avec une quantité de contraires. Par ailleurs, tissant de lumineux déguisements aux œuvres déjà belles (en dotant entre autres les livres de la fantaisie et du sourire des peintres), son lieu d'édition, pris en écharpe par les feux de la métropole, se distingue par une sorte de prudence, par une modération rare et même téméraire en ce temps des laboratoires où les valeurs exagèrent. On a fait ici de cette chose insaisissable entre toutes qu'est l'air (où baigne un style) un moyen d'expression d'une souplesse essentielle à travers une sorte d'atmosphère «norôitienne» ou «oasienne» qui ne se trouve pas ailleurs et qui me fut favorable en tant que poète.

Reconnaisante à ces deux maisons d'édition et pleine d'espoir, je me plais à rêver des prochains vingt ans, de la jeunesse des mots, du monde.

Jocelyne Felx

*C'est aux Forges
que pendant 20 ans
les écrits ont fait
vibrer
les enclumes de l'Imaginaire
sous les arbres-radars
Toujours à la fine pointe
du plus extrême geste poétique*

*N.B. Et pour les prochaines années,
de la poésie encore et toujours!*

Rock-Désir
Lucien Francoeur

Les passeurs de poèmes

Je ne connais pas personnellement René Bonenfant et Célyne Fortin, mais je connais (un peu) René Bonenfant et Célyne Fortin, les éditeurs, c'est-à-dire les artisans, les passeurs de poèmes. Des rives du poème à celles du livre, ils ont toujours été ces passeurs attentifs et patients.

D'autres lieux accueilleront les mises en perspective critiques. Qu'il me soit permis cependant de souligner l'absence de tout dogmatisme dans les choix de René Bonenfant et Célyne Fortin. L'accueil et la convivialité qui en découlent ont permis au Noroît d'être au carrefour de plusieurs tendances poétiques, et à René Bonenfant et Célyne Fortin d'être d'admirables rassembleurs.

Mais au-delà de ces considérations, ce n'est pas sans une très vive émotion que je me remémore l'envoi à René Bonenfant du *Tombeau d'Adélina Albert*. Ce manuscrit me brûlait le cœur et l'âme. Je désirais le voir paraître le plus tôt possible afin de m'arracher à son emprise destructrice; je voulais le voir atteindre cette «province de sécurité» où, croyais-je alors naïvement, il cesserait de me tourmenter. René Bonenfant a répondu avec chaleur à mon empressement; il a fait paraître le recueil dans les mois qui ont suivi. L'ai-je remercié alors? Sans doute, mais maladroitement. J'aurais aimé lui dire que son appui m'avait permis de me sentir moins étranger à moi-même.

Robert Yergeau



Vingt ans de poésie

Un sens à ne pas perdre de vue

J'ai toujours essayé que ma vie soit un atelier en travail, un atelier de recherche, un atelier en vie. Risquer de trouver par l'improvisation, me jeter et essayer de jeter dans la connaissance et dans l'expérience, c'est cela qui passionne et repassonne ma vie. Répéter du savoir, qui du reste est bien classé et catégorisé dans la bibliothèque, donc bien accessible, ne m'intéresse guère. Il y a trop à découvrir, et qui appelle: plonger dans l'inconnu, dit celui-là qui ici m'atteint mais qui ailleurs en général — et pour quelles raisons donc? — ne m'est pas familier.

Gatien Lapointe

(Propos recueillis par Gérard Gaudet dans les *Écrits des Forges*, «Une poésie en devenir», 1983, p. 101-102)

Quand, au printemps 1983, j'ai fait paraître les *Écrits des Forges*, «Une poésie en devenir», j'étais loin de me douter que je signifiais à ce moment-là ce qui devait être une première étape dans l'aventure de cette maison d'édition. Gatien Lapointe, on le sait, devait mourir à la fin de l'été laissant derrière lui un héritage lourd à porter autour duquel pendant un certain temps on s'est battu. Mais ce qui devait marquer un changement significatif, c'est le fait que l'administrateur qui, jusque-là, travaillait dans l'ombre, allait prendre les devants de la scène et parler haut et fort, plus fort que les directeurs littéraires. Juste retour des choses? Pression du réel où circule, se forme et se diffuse la parole poétique? Langage de la nécessité pour la poésie qui doit sans cesse faire «le pari de ne pas mourir» et trouver de nouvelles voies pour se faire entendre?

Administrateur: «personne qui a l'administration d'un bien, d'un patrimoine». Administrer: «gérer en faisant valoir, en défendant les intérêts». L'administrateur tient du banquier et de l'homme d'affaires: il tient compte et prend note des ressources. Il étudie les lois du marché, exploite les richesses, se donne des marges de manœuvre, calcule les avantages et les profits. Sa règle: le rendement maximum, l'expansion, la réussite. Cela a donné l'un des plus grands événements littéraires: le Festival international de la poésie. Et la poésie ne se vend pas comme des petits pains chauds, mais elle se livre comme du poulet, à coups de messages publicitaires, de vidéo-clips, de spectacles dans les bars ou dans les cafés, «là où se tiennent les gens», paraît-il... Et le poème s'entend au son des synthétiseurs, dans le bruit et la fumée, par accident parfois, dans une atmosphère qui voudrait être de la fête où le poète devient «artiste de variétés». Il résonne dans l'espace.

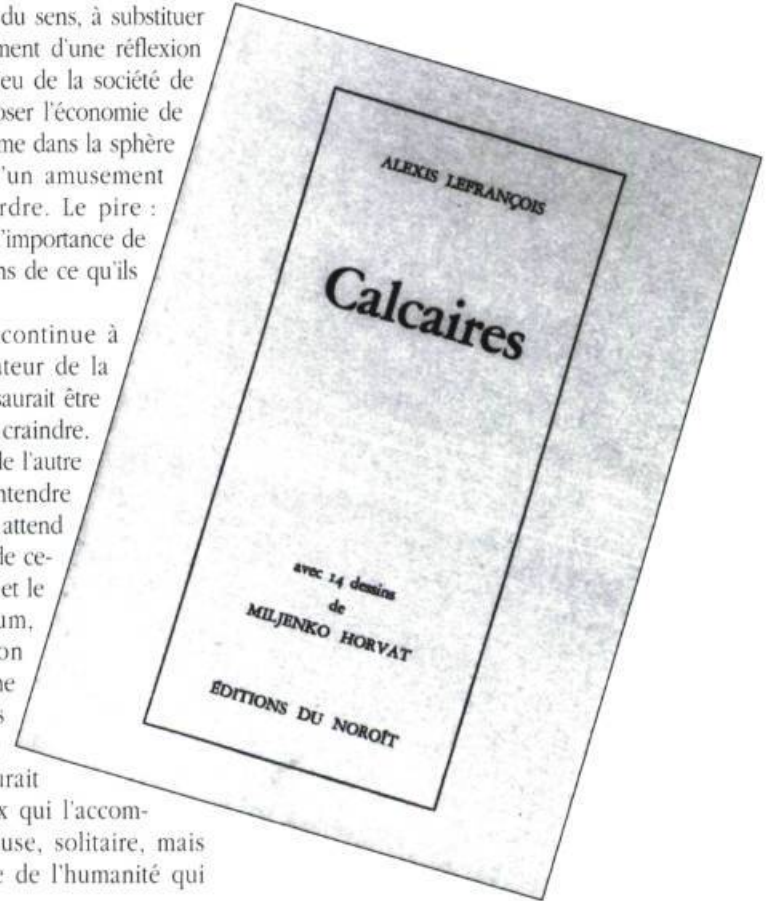
Le danger, c'est de perdre de vue l'essentiel. À

cultiver le *feeling* au détriment du sens, à substituer le bruit des cafés au recueillement d'une réflexion solitaire, on risque de faire le jeu de la société de consommation qui tend à imposer l'économie de la pensée et à renvoyer le poème dans la sphère d'une activité négligeable, d'un amusement quand on a du temps à perdre. Le pire: amener les poètes à douter de l'importance de faire porter l'attention sur le sens de ce qu'ils ont à dire.

Mais si le poète-ouvreur continue à hanter l'esprit de l'administrateur de la même façon que la poésie ne saurait être pure émotion, il n'y a rien à craindre. Pour raconter ce qui se passe de l'autre côté des frontières, le faire entendre haut et fort, là où l'on ne s'y attend pas, il faut le rêve industriel de celui qui a la folie des grandeurs et le souci du rendement maximum, mais il faut aussi la passion nécessaire de celui qui, avec une non moins grande folie, et sans compromission, joue sa peau dans la langue et qui ne saurait avoir de l'attention pour ceux qui l'accompagnent dans la voie périlleuse, solitaire, mais exaltante, de la connaissance de l'humanité qui s'éprouve, s'expose et s'invente.

Aujourd'hui, je n'aurais rien à rajouter sur les *Écrits des Forges* parce qu'il n'y a plus de commencement. Comme on n'a su dire quoi que ce soit sur *Les Herbes rouges*, *l'Hexagone* ou la *Nbj* lorsqu'on a cherché à parler d'elles dans des colloques. C'est qu'on n'est plus dans le temps mythique des fondations. On ne découvre plus au sens où l'entendait Gatien Lapointe comme cela pouvait se faire dans les ateliers de création, on continue, on fait fructifier un héritage. Claude Beausoleil, Jean-Paul Daoust, Josée Yvon, Guillevic, Christiane Frenette, André Roy, Yves Préfontaine... disent bien qu'un lieu d'édition en poésie aujourd'hui, est un lieu de rencontre, d'accueil et d'ouverture (au sens où on dit que les portes sont ouvertes), mais surtout que c'est un lieu de passage qui existe et superexiste parfois, de façon plus spectaculaire, mais parmi d'autres, qui, comme lui, n'existent pas vraiment dans les journaux ou dans les librairies et, surtout, qui n'a plus vraiment le prestige et la fierté de donner naissance à un auteur au sens où on parlait, dans la première période des *Écrits des Forges*. On est plus fiers de publier le dernier Frank Venaille que le premier titre d'un nouvel écrivain. La joie de commencer se passe ailleurs: dans les revues, par exemple.

Quelle réponse apporter à la question que me pose aujourd'hui *Lettres québécoises* si ce n'est celle



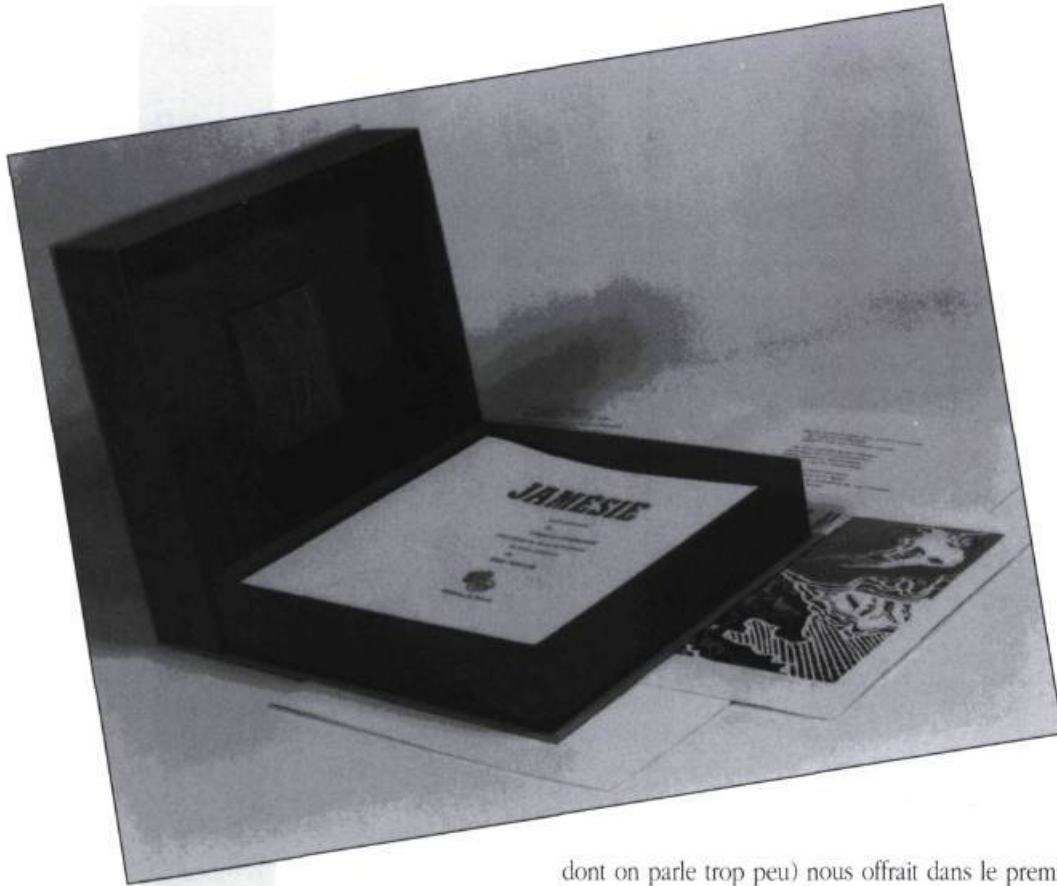
d'un silence affectueux, plein de reconnaissance pour Gaston Bellemare, Louise Blouin et Bernard Pozier, avec lesquels il reste parfois, encore, dans les hasards des travaux et des conversations de cette qualité humaine, singulière, d'un désir qui ne regrette pas d'avoir commencé à désirer. Alors l'épreuve de l'édition devient celle qui ravive et panse la blessure de la séparation inhérente à la vie même, séparation sans laquelle il n'y aurait aucune appartenance possible.

Gérard Gaudet

Métier: éditeur de métaphysique concrète

En 1971, à l'aube de mon adolescence, René Bonenfant et Célyne Fortin fondèrent les Éditions du Noroît. J'étais loin de me douter que trois ans plus tard, je noircirais des feuilles et des feuilles de papier pendant que mes amis feraient du sport ou parleraient automobiles. Puis l'écriture me conduisant au livre, je découvris le Noroît et ses auteur-e-s. Dès le départ, le soin qu'on apportait à l'édition, à l'objet-livre, me plut. Dès le départ, l'ouverture des Éditions du Noroît transparut dans la publication de deux titres d'Alexis Lefrançois, *Calcaires* et *36 petites choses pour la 51*. Lefrançois (merveilleux poète

Vingt ans de poésie



dont on parle trop peu) nous offrait dans le premier livre une poésie dépouillée et près du quotidien et, dans le deuxième, une poésie fantaisiste et enjouée, manière de prendre un certain recul sur les grandes questions de la vie qui ne sont pas évacuées pour autant. «Est-ce de la satire [...] ? Est-ce de la poésie ? C'est de la fantaisie, toujours» disait Rimbaud. Nos critiques ont un peu trop tendance à lever le nez sur cette manière d'aborder l'écriture poétique.

Bref, au commencement était le verbe et le Noroît l'a aimé et lui a donné un écrin formidable dans un lieu qui dure depuis vingt ans. Il faut avoir travaillé dans le milieu de l'édition poétique pour prendre conscience de la passion qui anime ces gens qui se donnent avec tant de générosité. Ce n'est pas toujours rose d'affronter les chiffres de vente ou les remontrances d'un auteur qui se croit génial dans ce milieu où, pourtant, les fêtes et les amitiés sont parfois si belles et si enrichissantes. Je suis reconnaissant à mes éditeurs d'avoir accepté mes naïves, mais sincères observations du monde et laissé place à cette musique particulière qu'est la poésie. Les Éditions du Noroît ont vingt ans et leurs fondateurs les ont remises en de très bonnes mains: Paul Bélanger, Hélène Dorion et Claude Prud'homme ne sont pas des novices en la matière et je leur connais assez d'ardeur et de chaleur pour mener le navire au quai du quarantième anniversaire. Auteur du Noroît,

je m'en voudrais cependant de ne pas saluer aussi le vingtième anniversaire des Écrits des Forges et le travail acharné de Gaston Bellemare, Bernard Pozier, Louise Blouin et Daniel Dargis pour mettre la poésie sur la carte. Enfin, on donne la parole aux poètes et on s'organise pour qu'elle soit entendue. Le Festival international de la poésie de Trois-Rivières est là pour le prouver.

«La poésie n'est point localisable et pourtant nous savons qu'elle existe» (Renaud Longchamps), elle est, comme dirait Raoul Piron, une métaphysique concrète. Les éditeurs de poésie nous offrent un grand livre ouvert sur le réel en mouvement où certaines pages, parfois, débusquent de grands pans de vertige et d'inconnu. Il est loisible au lecteur de s'ouvrir à son tour pour qu'il y ait communion.

Merci René et Célyne, et merci à toi Gatien Lapointe, où que tu sois, sous une autre forme ou dans nos illusions, ta poésie nous aide à vivre.

Guy Marchamps

Des maisons d'édition dévouées uniquement à la poésie, il n'en reste que deux au Québec: le Noroît (Saint-Lambert) et les Écrits des Forges (Trois-Rivières). Ces deux maisons ont vu le jour en 1971 pour permettre à de jeunes auteurs, la plupart provenant de l'extérieur de Montréal et étant peu intéressés par le formalisme, de se faire entendre. Rappelons, pour le simple plaisir, le premier titre de chaque maison: *Calcaires* d'Alexis Lefrançois (Noroît) et *Bleu-Source de terre* de Gaston Bellemare (Écrits des Forges).

Le Noroît est reconnu pour la qualité matérielle de ses livres qui allient écriture et illustrations. Les éditeurs ont d'ailleurs créé, en 1980, la collection «Le cœur dans l'aile» réservée aux artistes. Deux ans plus tard, le Noroît met sur pied la collection «Instant d'après» qui rend accessible, à bon marché, les premiers textes de nouveaux auteurs. La maison publie également des livres d'artiste pour collectionneurs.

Les Écrits des Forges, de leur côté, ont relevé avec succès le défi de publier de la poésie en région. Ils ont même fait de Trois-Rivières la capitale québécoise de la poésie (avec notamment le Festival national de la poésie). Les éditeurs ont innové en proposant de nouveaux produits tels les livres-cassettes et les vidéos.

Une caractéristique commune des deux maisons est le recours à la coédition comme stratégie de mise en marché. Les Forges y ont recours dès 1983 (*Corps de l'instant/anthologie sonore 1956-1982* de Gatien Lapointe) avec Le Studio Vert, tandis que le Noroît emprunte cette voie en 1984 (*Étienne et Sara* de Serge Meurant et Pierre Hébert) avec Le Cormier.

Vingt ans de poésie

Quant au catalogue de ces deux maisons, il est des plus variés. Il y en a pour tous les goûts et toutes les bourses !

Il est essentiel que le *Noroît* et les *Écrits des Forges* poursuivent, contre taxes et marées, leurs activités éditoriales qui illustrent la vitalité de la culture québécoise.

André Marquis

«Il n'est d'art sans désir, sans force convaincante, conscience et vouloir.» **Jean-Yves Mock**, à propos de **Yves Klein** Quelque chose d'occulte et de sacré ressort de cette courte nomenclature, une alchimie — mais amplifiée (si cela se peut) par les images qu'elle suscite : les papiers, leur «palpabilité», leurs textures; les mots, leur sens, leur tempo; la gravure, cet art de traverser le monde. Célyne Fortin et René Bonenfant s'y sont immergés pendant vingt ans, donnant ainsi à la poésie plus qu'un support concret, un lieu magique où elle pouvait surgir, respirer, sculpter sa mémoire. Du plus humble des recueils au plus majestueux des livres-objets, ils ont mis leur passion du papier, du

sens, et du mouvement de l'encre (de tous les mouvements d'encre) au service de l'art, surtout pour le plaisir de l'art. Tout simplement. Et voilà pourquoi ils sont, au sens le plus noble du terme, gens de vertu.

Marie José Thériault

Vive les poètes!

Je suis heureux d'apprendre que *Lettres québécoises* veut souligner les vingt ans des *Écrits des Forges* et du *Noroît*. Deux maisons qui se consacrent uniquement à la poésie et ne s'en lassent pas, il y a de quoi être fiers.

Je ne suis pas un spécialiste de la poésie même si je lis assez souvent des recueils de poèmes, mais j'ai toujours cru que la poésie, en littérature, est aussi importante que le roman. C'est la raison pour laquelle, dès les premiers numéros de *Lettres québécoises*, nous avons consacré autant d'articles à la poésie qu'à la fiction. Au fil des années, les collaborateurs ont augmenté dans l'un et l'autre domaine. Je crois qu'il y a peu de revues littéraires d'ici ou d'ailleurs qui consacrent autant d'espace à l'analyse des dires de nos poètes.

Les deux maisons d'édition qui fêtent cette année

leurs vingt ans ont fait connaître des douzaines de poètes qui sont en train de faire une œuvre. C'est-à-dire des écrivains qui enrichissent notre mémoire collective et font vibrer l'âme de tout un peuple.

Les poètes, c'est bien connu, travaillent dans l'ombre plus souvent que d'autres créateurs. C'est une belle occasion, ce vingtième anniversaire, de saluer tous les poètes d'ici et de les encourager à explorer notre âme et à la mettre à nu.

Adrien Thério

La poésie, ce n'est pas de la petite bière. C'est un grand cru. Du moins — ou de plus — pour moi, oui c'est cru, à ras du quotidien essoufflant.

Quand on me permet de dire, c'est très bon pour ma lourde conscience, mon insupportable impatience. Ça me réconcilie avec le monde entier que je fréquente assidûment, avec l'air du temps qui me bat aux tempes effrontément.

Quand les *Écrits des Forges* m'ont ouvert la porte en 1987, j'étais fébrile, contente, on pourrait dire illuminée — enfin — de l'intérieur, de cette lumière qui vacille à l'extérieur. Parce que je pouvais parler sur toute la ligne, page après page, je pouvais aussi accéder au bonheur équivoque de la parole publique. Que ce bonheur soit brûlant ou à froid, il est vital et je sais pas pourquoi. C'était comme si, à ce moment-là, je recevais une petite tape sur l'épaule, quelque chose comme: «Allez! ça vaut la peine. On aime bien ça en fin de compte...» Voilà que je pouvais enfin communiquer plus largement...

Vous savez, quelqu'un qui croit en vous, c'est très très rare. Vous le savez. Il y a des gens, pourtant, qui traversent légèrement votre vie en prenant le temps de vous concéder que le bruit de votre cœur qui bat est somme toute assez agréable à entendre. Ce n'est pas rien.

Même si, semble-t-il, Grevisse se retourne dans sa tombe chaque fois qu'un courageux éditeur ose publier un de mes effroyables manuscrits, ces gens-là, les vaillants éditeurs des *Écrits des Forges*, accomplissent un véritable travail d'édition, avec patience et respect. Choix des textes, réécriture, corrections, présentation, on peut s'en parler, quoi, et ce n'est pas la fin du monde, et la littérature n'en est pas à son ultime agonie si la matière première (en fait, la cinquième version) est incommensurablement imparfaite. On s'en remet et on peut même finir finaliste. De toute façon, j'écris et j'en

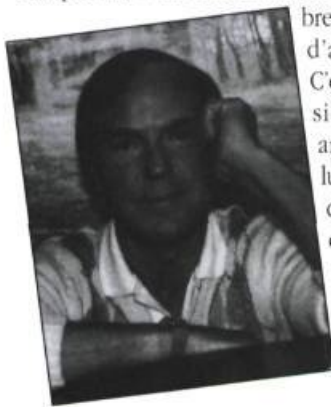
connais qui veulent bien. De surcroît, ils veulent bien que ça me fasse du bien.

Il y a donc le travail. De toutes parts. Il y a beaucoup et surtout, pour moi, l'encouragement au travail. Ce qui n'est pas peu dire, ce qui est presque hors du commun dans la jungle imprimée, surpeuplée de tant d'histoires possibles qu'on croirait se perdre si on n'avait pas sous la main une certaine adresse à Trois-Rivières.

Mon entrée en scène — format de poche — je la dois à Louise Blouin, Bernard Pozier et Gaston Bellemare. Je leur dis un gros merci, vraiment énorme, de la taille d'un hommage. Pour leur sympathique complicité, pour leurs sourires, leur présence aux moments opportuns. Pour les pages blanches qu'ils me tendent, confiants, comme lorsque Gaston me dit : «Lâche pas!»

Eh bien! En effet, je crois que ça ne s'arrêtera pas de sitôt. Prenez ma parole. Prenez-la.

Hélène Monette



Écrits des Forges
vingt ans de poésie
ce qui n'est pas peu dire
de la taille d'un hommage
pour leur sympathique complicité
pour leurs sourires
leur présence aux moments opportuns
pour les pages blanches qu'ils me tendent
confiants comme lorsque Gaston me dit
«Lâche pas!»